



Roman Fantastique
Auteure Mélanie De Coster

CHAPITRE 23 : UN HOMME AUX JUGEMENTS SÛRS

Jules fit un signe de tête à Merlin, pour qu'il constate lui aussi qu'ils n'étaient plus seuls. Merlin se prit la tête dans les mains, la parfaite posture de l'homme accablé. Jules réagit, avec toute la pugnacité qu'il injectait toujours dans ses projets.

- Je peux tout expliquer.
- J'en suis sûr.

L'homme, déjà blasé, croisa les bras et s'accouda au montant de la porte, sa lampe torche posée sur l'avant-bras.

- Allez-y, je suis curieux de nature.
- Il s'agit d'une expérience scientifique.

L'air sceptique du gardien convint le professeur que la vérité n'était pas la meilleure explication.

– C'est pour retrouver mon fils. Il a disparu, vous savez. Cosmo, Cosmo Scientia. Je suis un scientifique, et je suis certain de pouvoir localiser des preuves, des indices, que la police a laissés

de côté. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

– Jules ! C'est toi, Jules ! Bon sang, ça fait des années. Quand je pense qu'il a fallu ces circonstances pour qu'on se revoie, c'est vraiment triste. Mais je suis sacrément content quand même, ça c'est sûr ! Tu permets que je te serre dans mes bras ? Bon sang, ce que ça fait plaisir ! Ah oui... Euh. Désolé pour ton gosse, mon vieux.

Le gardien n'avait pas attendu l'autorisation de Jules et l'avait serré à lui faire craquer les vertèbres. Il s'essuya le front avec un foulard rouge en continuant à parler, tandis que Jules lançait des regards interloqués vers Merlin, que le gardien ignorait totalement.

– Tu te souviens de moi, bien sûr ?

– J'hésite... Mets-moi sur la voie.

– René. René Petitbois. Mais si, allez !

L'homme insistait, tenace comme tous ceux qui croient qu'on n'a jamais connu qu'eux.

– On a partagé le même banc pendant toutes les primaires. Enfin presque : à la fin, ils m'ont changé de place, et mes notes aussi, comme par hasard. Ah, c'était la bonne époque, pas vrai ?

René lui martela l'épaule comme ces pseudo-boxeurs qui n'ont jamais fait carrière.

– Ah, ça alors, Jules... Si on m'avait dit. Toi, t'es devenu un monsieur, et moi, je m'occupe de ce noble bâtiment. Je fais des marchés aussi, mais en ville, tu ne peux pas être au courant.

Finissant de s'éponger, il se moucha, presque ému.

– Ah la la... Et ton pauvre fils. Une bien triste histoire. Mais dis-moi...

Il entraîna Jules comploter dans un coin de la pièce, à l'écart de Merlin, en lui tournant ostensiblement le dos.

– Pourquoi ce tueur d'enfants est-il avec toi ? Je veux dire... Il est dangereux, il pourrait te faire du mal. Et puis, je ne lui fais pas confiance. Regarde cet air fourbe. Non, attends, ne te retourne pas, il risque de comprendre qu'on parle de lui.

– Mais, euh...

– René.

– Oui, c'est ça, René, excuse-moi. Je disais... Ah oui : Merlin était là quand les enfants ont disparu. Il sait mieux qui quiconque ce qui s'est passé.

René acquiesça vigoureusement.

– Ah ça, pour sûr qu'il le sait. Et s'il fait disparaître des indices, tu y as pensé ? Ma place est en jeu, là : personne ne doit pénétrer dans le périmètre. Je ne parle pas pour toi, bien sûr, je te fais confiance. Une amitié comme la nôtre, tu penses. Mais lui, là, j'n'aime pas trop le voir dans les parages.

– Je crois qu'il est innocent. Je sais qu'il l'est.

– Oh, mon pauvre Jules, la douleur t'égare. Que c'est triste, toute cette histoire. Toi qui étais si malin.

Il continua, compatissant.

– Ce n'est pas grave, je vais te protéger. Je vais rester ici à le surveiller, et, tu peux me croire, je ne vais pas le quitter des yeux. Pas une seconde. Au moindre geste, je l'assomme. Ah ça, il va se tenir à carreau, le bonhomme.

Horriifié, Jules se dégagea.

– Ce ne sera pas nécessaire. J'ai fini ce que je voulais faire. Pour le moment du moins. Nous allons partir.

– D'accord, d'accord. Mais avant...

Il se rapprocha à nouveau, et Jules s'écarta juste avant qu'il ne l'encercler de son bras.

– Si tu veux revenir, prévien-moi. On pourrait prendre un café ensemble un soir, et tailler la bavette. Mais ne traîne plus avec ce vilain escogriffe, fais-moi plaisir. Il ne me dit rien qui vaille. Et je sais juger les gens, moi... Tiens, je connais un écrivain. Un homme célèbre. Et bien, gentil comme tout, et doux comme un agneau¹. Tu devrais le voir quand...

– C'est gentil, René, mais il est tard. Une autre fois, d'accord.

Ils débranchèrent rapidement ce qui l'avait été, et enfournèrent les différents lots du matériel dans leurs caisses en carton. René les observait sans les aider, en secouant la tête. Il n'appréciait

pas beaucoup cette association, et pensait à part lui que la douleur devait égarer son vieil ami Jules. Il les accompagna jusqu'à la sortie en racontant des petites histoires centrées sur l'école et qu'ils n'écoutaient pas vraiment. Jules se contentait de marmonner quand il avait l'impression que c'était ce qu'on attendait de lui. René n'avait pas besoin d'autres encouragements.

Jules déposa Merlin devant chez lui et rentra seul en faisant des détours dans la ville. Il n'était pas pressé.

Leur expérience nocturne avait tourné court. Il n'était pas sur la bonne voie. Certains éléments lui manquaient, mais il ne parvenait pas à déterminer lesquels. Pourquoi Merlin ne pouvait-il plus traverser, ni ouvrir le passage ? Quel était le point le plus important de l'alchimie : le lieu ou les personnes ? Et Merlin qui se sentait trop vieux...

Soudain, Jules pila net, manquant de peu de renverser des poubelles métalliques égarées sur le bord du trottoir. L'élément absent, c'était la jeunesse. Son fils, et ses amis, même handicapés, étaient pourtant porteurs de ce que les hommes nomment bienfait : la jouvence.

Il reprit le chemin du retour avec plus d'allégresse. Ils allaient retourner dans la salle de classe, mais ils se feraient accompagner.

Entre temps, Merlin avait découvert un visiteur inattendu dans son bureau. Confortablement installé dans un fauteuil recouvert de tissu fleuri (Merlin avait loué la maison meublée. Une vieille dame charmante, les cheveux teints en bleu, lui avait avoué avoir rencontré son jeune amant grâce à la rénovation de ce fauteuil), ses courtes jambes n'atteignant pas le sol, et habilement dissimulé dans la pénombre, le Duc guettait l'arrivée de Merlin.

Après quelques étreintes chaleureuses, Finlay sautant de l'un à l'autre pour s'assurer sa part de câlins, ils furent prêts à envisager le départ. La pièce, comme trop souvent dans l'étrange demeure du Balafré, ne comportait pas de porte. Aidan haussa un sourcil.

– Je ne sais pas ce que je donnerais pour voir un signal lumineux portant les mots « issue de secours ». Ils font quoi, dans ce pays, en cas d'incendie ?

– Ils laissent brûler. Les prisonniers font du très bon bois de chauffage.

– Votre sens de l'humour me sidérera toujours les garçons. Quand on sera rentré, je vous loue une salle et vous ferez votre spectacle en public. Mais il y a peut-être plus urgent, non ?

– T'inquiète pas Sara. Cosmo m'a tout expliqué. Il suffit de grignoter un bout de noix, de souhaiter sortir, et on sera sauf. Ce sont nos lampes magiques à nous.

Titiana intervint de sa voix douce.

– Je ne crois pas que ça suffira Arthur. Pas ici. Seul celui qui nous a fait entrer peut nous faire sortir.

Albin, légèrement exaspéré, commença à s'énerver.

– Comment peux-tu en être si sûre ? Et, d'abord, pourquoi as-tu été emmenée à part ?

Arthur s'interposa en venant lui tapoter l'épaule.

– Elle est la Princesse, tu ne te souviens pas ?

– Bien sûr. Pour toi, Artie, c'est peut-être évident, mais je veux qu'elle nous réponde elle-même.

– Arthur a raison. Mais vous méritez pourtant plus d'explications, je suis d'accord. Il y aurait tant à dire, j'en savais moi-même si peu il y a peu... Je voudrais savoir... Les noix dont vous parlez. Celui qui vous les a données est-il grand, avec une voix qui charrie des cailloux sur un océan de douceur vanillée, un chapeau raccommoqué et enfoncé jusqu'aux sourcils ? Porte-t-il un grand sac dont on s'attend à voir surgir des merveilles ?

– Oh là, Titiana, c'est le Père Noël, ton bonhomme !

– Non, Aidan, il me rendait souvent visite quand j'étais enfant. Je crois qu'il détient la clé de tout ce mystère, les secrets de Laléa. Mais... Il n'est pas là. Et...

– MOI, JE SUIS LA.

La voix grondante émanait du Balafré qui avait fini par rattraper leurs traces. En un instant, il était dans la pièce, sans qu'ils aient su d'où il provenait.

– Hé oui, les enfants, vous ne m'attendiez pas si tôt, peut-être. Désolé de troubler cette réunion de famille. Vous voulez que je repasse plus tard, peut-être ?

– Bonne idée, on vous passera un coup de fil.

Le temps d'un éclair, le Balafré avait attrapé Aidan d'un revers de bras et l'envoyait valser contre ce qui était finalement un mur dans la pièce. Il retomba, la tête penchée vers le torse dans un angle inhabituel, comme s'il avait soudain décidé d'essayer d'écouter son cœur battre de plus près. En bas, le paysage s'accélérait, pris dans de la fumée et des nuages noirs de tempête.

Ils restaient interdits. Plus d'issue, pas de champignon magique, et le Balafré qui les surplombait, plus qu'énermé suite à cette poursuite qui n'aurait pas du avoir lieu. Il tendit la main vers Titiana. Tant pis pour le rituel soigneusement préparé, oublié le sacrifice de la princesse face à ses disciples. Ne pas pouvoir entamer son règne par cette célébration ne contribuait pas vraiment à le mettre dans de bonnes dispositions. Si la Princesse mourait, tous les pouvoirs seraient à lui. Il était à bout de patience.

Sa main frôla l'épaule de Titiana mais n'alla pas plus loin. D'un bond, Finlay s'agrippa à la face du Balafré et entreprit de terminer de déchirer son visage. Le Balafré n'avait pas assez de bras pour se débarrasser de lui. Le sang ne tarda pas à percer entre les griffes de Finlay, d'abord en rangs serrés, puis en coulée plus large. Sa placidité muée en furie, il mordit et perça l'œil au sommet de la première cicatrice. Le Balafré renonça à utiliser ses mains pour le repousser, ferma ce qui lui restait de paupière et fut bientôt enveloppé d'une aura vermillon qui décolla Finlay de sa peau juste assez longtemps pour qu'il l'attrape et l'envoie se fracasser à côté d'Aidan. En quelques minutes à peine, il avait transformé en inertie deux de ses assaillants. Rien ne semblait pouvoir

l'arrêter, la colère lui donnait plus de force encore ; la scène n'allait pas tarder à se transformer en hécatombe.

Il éclata d'un rire malsain. Il avait été surpris par l'attaque de Finlay, mais jugeait qu'au vu des faces blêmes de ses ennemis, ils ne lui opposeraient plus beaucoup de résistance. Le pouvoir à sa portée l'enivrait. Bientôt, même ses blessures ne seraient plus qu'un agréable souvenir. Sa colère ne tarda pas à être remplacée par le contentement. Rien, maintenant, ne pourrait l'arrêter. Il allait pouvoir savourer le craquement du cou de la princesse quand il le serrerait. Sûr de lui, il se permit de contempler le spectacle.

Face au Duc, Merlin avait d'abord sursauté. Avant de se reprendre, et de lui opposer un visage plus stoïque qu'il ne l'était au fond de lui-même. Le Duc était entré au service du Balafré peu avant que Merlin ne quitte définitivement Laléa, et leur rencontre n'avait pas été franchement amicale. Merlin ne lui accordait aucune confiance, et le Duc... Déjà à l'époque, il paraissait toujours se moquer et mépriser les autres. C'était pourtant Merlin qui lui avait trouvé son surnom. Un soir, celui qui n'était pas encore le Duc avait raconté quelques unes des tortures subies depuis une enfance pas si tendre. Dures épreuves, auxquelles il avait pourtant résisté. Merlin, fier d'une science qui allait bientôt lui faire quitter son paradis, avait avancé ce terme insolite de « ductile ». Qui plie mais ne rompt pas. « Le Duc, il avait aimé ce nom. ». Qui lui était resté.

Evidemment, le Duc ne lui rendait pas juste une visite de courtoisie. On traverse rarement l'espace entre deux mondes dans l'unique but de se faire inviter pour le thé. En l'occurrence, pourtant, et le trajet lui ayant donné soif, il accepta ladite tasse.

Merlin n'allumait plus que quelques rares lampes depuis ses démêlés avec la communauté, et le Duc se sentait parfaitement à son aise dans cette semi-obscurité, ses yeux étirés scrutant Merlin, le visage pour un temps débarrassé des grimaces qui l'animaient d'ordinaire. Quand il prit enfin la parole, nul doute que ses propos auraient surpris les six voyageurs égarés. Économe des tics qui ponctuaient d'ordinaire ses discours, il s'exprimait sobrement et de manière concise.

– Vous ne vous y prenez pas de la bonne manière.

– Comment ! ... Que voulez-vous dire ?

– Vous. Et le père du petit malin. Vos gestes sont inutiles, si votre esprit n'est pas le bon.

Intéressé, Merlin se pencha en avant sur son siège, redressant de justesse la tasse qu'il avait failli oublier.

– Expliquez-vous.

– C'est pourtant simple : vos machines sont inaptes. Vous essayez d'ouvrir artificiellement un passage qui n'existe que dans l'esprit. C'est impossible.

– Vous en êtes certain ?

Le Duc acquiesça, et Merlin déposa cette fois sa tasse pour fourrager dans ses cheveux.

– Il doit bien y avoir une solution, pourtant. On ne peut pas les laisser comme ça, ils ont besoin de nous. Je n'aurais...

Le Duc l'interrompit.

– Arrêtez de bavasser un instant, et je vous dirai comment procéder.

Merlin sursauta et se reprit.

– Je vous écoute.

– Bien. Ce qui permet le voyage, ce n'est pas un absurde transfert de molécules. C'est la possibilité de croire en un monde meilleur. Et le pouvoir d'améliorer son monde. Apparemment, par chez vous, il n'y a que les jeunes qui y arrivent encore un peu. Et quelques rares adultes, mais ils ne connaissent pas le chemin. Quand je pense que, nous, nous consacrons notre vie entière à la rendre plus agréable. C'est même presque l'unique utilité de nos études. Apprendre les chants qui rendent heureux, les matières confortables, les fleurs qui feront les plus beaux bouquets... Enfin. C'est peut-être mieux comme ça, je ne voudrais pas que Laléa devienne un site touristique pour ados en goguette. Ah ça, non merci.

– Bon, d'accord, d'accord, j'ai compris. Donc, j'ai perdu le pouvoir quand je me suis résigné à ma vie. Et je ne peux pas le récupérer ?

Sarcastique, le Duc répondit.

– C'est possible. Mais difficile. La sincérité compte. Et on manque un peu de temps, là.

– Oui, c'est vrai. Bon, que peut-on faire ? Je passe une annonce demain dans le journal de l'école, et je prépare un recrutement de volontaires idéalistes pour aller chercher mes jeunes ? C'est ça, votre plan ?

Ulcéré, le Duc bondit, et commença d'arpenter le tapis, le martelant de ses pieds nus. Et pas

réellement immaculés.

– Vous êtes vraiment obtus, Merlin. Pas étonnant que vous ne voyagiez plus. Il serait inutile, et même dangereux, de faire traverser de nouvelles personnes. Vous les y perdriez sûrement. Le passage est risqué, et...

Le Duc baissa la voix.

– Il dévie parfois.

– Mais alors, que...

– Je vais vous aider. Je suis là pour ça, non. Logiquement, vous devriez pouvoir y arriver tout seul, mais comme vous n'avez pas l'air très rapides par ici...

– Oh, ça va un peu, les critiques.

– Bon, votre ami, là, monsieur cerveau, je suppose qu'il n'a pas encore construit de ... de machine à rajeunir.

– Euh... Non. Pourquoi ?

– Vous et votre technique idiote. Ça constate que la matière remonte le temps, et ça n'en voit pas l'utilité. Hé oui, je me tiens au courant, moi aussi. Si on n'était pas là pour vous donner un coup de main... Bref. Appelez-le !... Allez, vous attendez quoi ?

– C'est que... C'est le milieu de la nuit. On ne peut pas attendre jusqu'à demain ?

– Oui, bien sûr. Après tout, vos amis sont juste en très mauvaise posture, Laléa est en danger. Je ne vous ai pas dit que votre monde risquait d'être endommagé par la même occasion ? Maintenant, si vous préférez aller vous reposer avant d'assister à sa destruction, je peux comprendre. Il n'y a pas de problème.

– C'est bon, je vais l'appeler. Mais que comptez-vous faire ?

– Je vous le dirai le moment venu. Je ne tiens pas à me répéter.

Sur le chemin du téléphone, Merlin se retourna une dernière fois.

– Duc, je sais que vous ne m'aimez pas. Alors, pourquoi m'aidez-vous ?

– Bougre d'imbécile. C'est vraiment le moment d'avoir des crises de conscience. Bon, si ça peut vous rassurer, je n'ai absolument rien contre vous.

– Mais je...

– Oui, je sais, vous ne me portiez pas dans votre cœur, et vous vous étiez persuadé que c'était réciproque. Désolé de vous décevoir. C'est vous le vilain méchant dans l'histoire.

– Je dois vous dire... Les petits m'ont parlé de vous, et...

– Et ils ont dit que j'avais l'air louche. Oui, beaucoup de gens se fient à mon apparence. Juste une erreur d'appréciation. C'est aussi ce qui perdra le Balafré.

– Le... Attendez, je ne comprends pas là.

– Je n'en doute pas. Mais on a des amis en commun qui vont finir par s'impatienter. Allez passer votre coup de fil. Presto, my lord.

– Vous parlez d'autres langues ?

– Oh, bon sang, vous avez fini avec vos questions. On n'a pas que ça à faire. Et, à mon avis, on ferait mieux de retourner à l'école.

– Mais...

– Vous en revenez, oui, ça aussi je le sais. Vous n'allez pas me dire que vous trouvez ça trop loin ?

– Non, mais...

– Vous ne vous arrêtez donc jamais ! Allez jusqu'à ce téléphone, et utilisez-le. On discutera après, si vous voulez.

Merlin se décida enfin, et parvint à toucher le professeur alors qu'il franchissait seulement la porte de son domicile (sa rencontre avec les poubelles et ses détours dans la ville l'avaient juste suffisamment retardé). Il eut l'air à peine étonné de l'entendre, et promit de les rejoindre à la porte de l'école.

Arthur prit la parole, pour retarder l'échéance encore quelques instants.

– Avant de nous... de passer à l'acte, vous pouvez peut-être nous expliquer pourquoi vous y tenez tant.

Albin surenchérit, il avait vu suffisamment de films où les bons sont sauvés parce que le méchant se perd dans ses explications.

– Oui, c'est vrai, c'est un peu idiot d'être supprimé sans même savoir pourquoi.

– Je veux bien répondre à vos questions, futures larves écrabouillées. Mais n'espérez pas l'arrivée d'un sauveteur pendant mon discours, personne ne vous trouvera ici.

Sara pensa qu'il était peut-être trop confiant dans ses systèmes de sécurité particuliers.

– Et je ne suis pas trop confiant. Et oui, jolie demoiselle, je lis aussi dans les pensées. C'est dérangeant, n'est-ce pas. Non, ne répondez pas, c'est inutile ; cet... outil est très pratique, n'en doutez pas. Mais puisque vous voulez entendre l'histoire, installons-nous donc plus confortablement.

D'un claquement de doigt, le Balafré fit apparaître sous chacun d'entre eux des sièges rembourrés qui ressemblaient pourtant furieusement aux sièges électriques de leur monde. Cosmo se sentit très heureux que cette forme d'énergie n'existe pas dans Laléa. Un haussement de sourcils plus tard, des lanières se refermaient sur eux pour les attacher plus solidement aux dits fauteuils.

– Je peux me passer du claquement de doigts, mais je trouve ça plus... théâtral. J'espère que vous n'êtes pas trop serrés. Si ? C'est dommage.

Il éclata d'un rire qui n'avait rien de très peiné.

– Ca vous apprendra à ne plus essayer de me piéger. Bon, où en étions-nous ? Ah oui, vous vouliez savoir pourquoi vous allez mourir. Cette information ne vous sera pas utile très longtemps, malheureusement. Enfin, quand je dis malheureusement... On se comprend, n'est-ce pas ? Hum.. Moi aussi, j'ai le droit de m'asseoir, vous ne croyez pas ? Si, bien sûr. Allez, hop.

L'évaporation d'un petit nuage de fumée plus tard, le Balafré siégeait sur une réplique du fauteuil en cuir qui avait déclenché la polémique. Qui l'avait accélérée, en tout cas. Sans qu'il puisse expliquer pourquoi, Cosmo était persuadé qu'il ne s'agissait pas du véritable fauteuil, mais plutôt d'une copie. Quoi qu'il en soit, dès qu'il fut confortablement installé, le Balafré débita son histoire.

– Dans notre joli monde, si paisible et si chaleureux, le pouvoir échoit depuis des générations à la même famille. Des gens charmants, vraiment, qui ne désirent que le bien autour d'eux. Ils possèdent la plus grande magie, et des pouvoirs qui ne sont pas encore tous nommés. Ils contrôlent tout sur Laléa. Enfin... C'est ce qu'ils croyaient. Voyez-vous, il y a une invariable, à tout monde, quel qu'il soit : partout où existe le bien, existe aussi le mal. L'inverse n'est pas vérifié. Je suis le mal. Des forces occultes sourdaient depuis des années et se sont associées pour me créer. Je ne l'ai pas su tout de suite, même si je sentais que j'étais différent. Ils m'ont rendu suffisamment innocent pour que je puisse m'infiltrer au sein de la famille royale, et y apprendre un certain nombre de détails intéressants. Quelques petits trucs de passe-passe utiles, mais, surtout, que leur force reviendrait à celui qui les tuerait, qui les rayerait de la surface de la carte. Et il était évident que ça devait être moi. Il m'a fallu des années, mais j'ai rassemblé suffisamment de gens, et j'ai commencé à changer le paysage dans les contrées les plus éloignées du château, à y introduire quelques nouveaux petits éléments. Ce n'était évidemment pas suffisant. J'avais beau apprendre toujours plus, ils restaient plus puissants que moi, et déjouaient mes sorts. J'ai dû me débarrasser d'eux. Ce n'était pas une grande perte. Mais une fille est née la nuit du meurtre, et elle a reçu en héritage tout ce qui aurait dû me revenir. Elle a disparu, enlevée par mon plus rude ennemi. Je n'étais pas le plus fort, mais personne ne pouvait plus contrecarrer mes plans. Ca m'a suffi. Pendant un temps. Puis j'ai enfin retrouvé sa trace. Vous connaissez la suite. A partir de maintenant, plus rien ne pourra s'immiscer entre moi et la maîtrise de tous les mondes possibles. Vous n'étiez pas partie assez loin, Princesse.

Le Balafré souriait, visiblement très satisfait de lui-même et de son récit. Arthur interrompit le petit air victorieux qu'il commençait à siffloter.

– Comment pouvez-vous être certain que Titiana est la princesse ?

Albin le regarda, il savait qu'Arthur était aussi, si pas plus, persuadé de ce fait. Il cherchait, pathétiquement, à gagner du temps.

– C'est vrai qu'elle n'en a pas l'air à première vue. Une petite chose misérable qui ne connaît même pas un soupçon de magie. La filature a été serrée et le vieux fou n'osait pas lui rendre visite et lui apprendre les rudiments. Je trouve cette situation particulièrement ironique. Mais elle a la marque, et la marque ne ment jamais. En plus, elle dégage... Elle dégage... Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais ça ne durera plus longtemps. Maintenant, c'est moi qui décide, et le vieux ne peut plus rien contre moi. Je suis le plus fort.

A mesure de ses paroles, le Balafré se nimbait d'une flamboyance vermillon.

– De quel vieux parlez-vous ?

– Je suis sûr que la petite le sait.

Ils se tournèrent tous, dans le mesure où leurs liens le leur permettaient, vers Titiana.

– Il était parfois vieux, et parfois jeune. Parfois chétif, et parfois grandiose. Quand j'étais petite, je croyais qu'il était mon père. J'ai été adoptée. Mes parents... sont des gens merveilleux, mais je sentais bien que je n'étais pas comme eux. Cet homme... Il me parlait d'un pays magnifique ; avec lui, j'oubliais que je ne pouvais pas marcher. Il...Il connaissait la magie, c'est évident. Mais j'étais tellement enfant quand il est venu la dernière fois. J'en étais venue à croire l'avoir inventé. Il existe. Et vous mentez, vous n'êtes pas plus fort que lui.

– Oh, regardez-moi ça, le petit agneau sort ses griffes pour défendre son valeureux héros.

Le ton du Balafré changea.

– Mais beaucoup de foires ont passé depuis que tu l'as vu, tu l'as dit toi-même, et les choses ont changé. Mon pouvoir a grandi, et le sien...Non. Tu ne crois pas qu'il serait déjà ici s'il pouvait encore faire quelque chose pour t'aider. A moins qu'il ne soit caché dans un coin. Non, décidément, je ne le vois pas. Vous êtes seuls, le vieux grigou t'a abandonnée.

Il se leva et s'avança vers Titiana.

– Je n'aime pas me répéter, mais ici, c'est moi le plus fort, et c'est moi qui décide. Je crois que les parlottes ont assez duré ; maintenant, vous devez avoir compris que personne ne viendra vous sauver. Je décide que vous allez mourir. Tout de suite.

Jules était passé chercher Merlin et leur nouvel acolyte, et ils étaient repartis vers l'école. Le trajet avait servi aux présentations, et le Duc leur avait exposé son plan d'action. Il était suffisamment imprégné de magie pour voyager sans l'aide de portes, mais ce n'était pas le cas des deux autres. Ils allaient donc réutiliser le passage. Plus jeunes de quelques dizaines d'années. Il avait pris soin d'emporter une fiole au contenu imprécis, à l'action limitée, mais qui devrait leur donner un coup de pouce pour qu'il les remorque jusqu'à Laléa. Il refusa de détailler plus les effets de cette potion, leur affirma juste qu'ils allaient retrouver des sensations oubliées depuis longtemps, qu'elle n'agirait que s'ils gardaient l'esprit ouvert. Et que, même si les temps changeaient, ils auraient plutôt intérêt de ne pas trop s'attarder. Là encore, il ne précisa pas, mais son ton suggérait une menace implicite. Tout le matériel inutile de Jules traînait dans le coffre, et allait y rester quelque temps. Un fatras onéreux qui valait moins qu'une petite bouteille distordue.

La porte de l'école avait été refermée depuis leur dernière visite, mais ils n'eurent plus besoin de la crocheter. Le Duc effectua un petit mouvement de main devant elle et le verrou tourna. La magie a l'art de faciliter la vie. L'arrivée de René fut traitée dans la même fluidité ; un regard qui s'attarde du plus petit jusqu'au plus lointain du plus grand, et il s'écarte, prêt à oublier ce qu'il ne sait plus avoir vu. Ils atteignirent donc la classe sans encombre.

Là, le Duc sortit de sous son justaucorps la bouteille attendue. Le liquide qu'elle contenait l'était à peine. Rien qu'à son aspect, on devinait qu'il avait besoin d'aide pour glisser dans la gorge, et qu'il s'y accrocherait, pâteux, gluant. Il devait être assez épais pour pouvoir se mâcher, et assez compact pour que les dents n'y mordent pas mais s'y noient. Ils découvrirent après que, malgré un arôme discret, son goût l'était moins. Et ils regrettèrent alors vraiment qu'il s'attarde aussi durablement sur le palais, et qu'il faille le relécher pour s'en débarrasser. Ils n'avaient cependant pas le choix s'ils voulaient vraiment retrouver leurs voyageurs égarés.

Quelques secondes encore, et ils fermèrent les yeux pour les rouvrir à l'entrée de ce qu'ils ne savaient pas encore être Midway. Sans s'en rendre compte, ils avaient aussi glissé de la maturité à l'âge de 17 ans à peine, celui où les rêves sont les plus vastes, et où l'on a vraiment l'avenir dans sa main et la possibilité de les réaliser.

L'atmosphère était très calme, trop, mais ils ne le savaient pas encore. Après quelques secondes supplémentaires, le temps pour eux de s'ébahir sur leur nouvelle condition, de se tâter pour vérifier qu'ils étaient bien eux-mêmes, et de se féliciter mutuellement de leur si éclatante jeunesse, le Duc les rappela à ses ordres et les entraîna d'un pas précipité et soucieux vers l'intérieur de la ville. Ils traversèrent un pont qui surplombait ce qui avait été eau, et était bouillonnement sanguin. Des bulles rougeâtres venaient s'éclater à la surface, débordant d'un magma nuancé et épais, le haut des rives séchait déjà ses croûtes brunes au soleil, et, dans sa course après lui-même, l'imparfaite rivière se montrait affamée. Vorace et vide cours de sang qui assaillait le pont pour engloutir ceux qui s'y risquaient.

L'entrée de la ville était déserte. Un cor abandonné traînait sous le porche, et le vent parfois venait y souffler quelques notes discordantes et hors de portée. Jules et Merlin ne pouvaient manquer d'y voir une de ces villes mortes qui hantent les déserts de l'Ouest, ils guettaient presque les vautours au-dessus du saloon, et le buisson d'herbe desséchée, le chardon russe, qui traverse toujours la rue. Rien de cela, mais des échoppes délaissées, des morceaux de tout et de n'importe quoi qui dormaient dans une poussière qui retombait. Comme si une foule s'était précipitée soudain en réveillant toute la terre de la ville.

Le Duc semblait savoir exactement où il allait, et ne s'attardait pas à la désertion, à la désolation de la ville. Jules et Merlin réalisèrent bientôt que la ville n'était pas aussi vide qu'elle voulait le paraître. Ce qu'ils avaient pris pour une décoration, y compris Merlin, qui manquait un peu de mémoire, et qui stationnaient devant les portes des habitations, systématiquement, étaient des êtres vivants. Des schlrirbs recroquevillés, tremblants, la tête baissée, les yeux fermés, et les mains enfermant les oreilles. Pas un ne réagit à l'approche des nouveaux arrivants, pas un ne se précoc-

cupait des compagnons d'enfance qu'ils suivaient habituellement. Un traumatisme avait du se produire, qui les avait dispersés, seuls, sans refuge, dans une ville dont ils semblaient les seuls héritiers. Des portes ouvertes laissaient deviner l'abandon des maisons qu'ils ne gardaient pas vraiment, rendant leur sort plus misérable encore. Et le Duc continuait d'avancer.

Les rues devinrent plus étroites. Par d'autres chemins, le Duc emmenait les adultes là où ils avaient envoyé les enfants. L'air devenait oppressant, chargé de menace et d'humidité. Jules et Merlin devaient se hâter pour ne pas se laisser distancer par les pas rapides du petit homme. Ce n'est pas toujours les grandes jambes qui vont le plus vite. Ils ne le quittaient pas des yeux, et ne pouvaient donc pas voir le nuage épais et opaque qui naissait au centre de la ville et s'étendait sur elle très perceptiblement. Le ciel, d'un bleu limpide aux extrémités, se couvrait de cette chape qu'aucun soleil ne perçait. Plus sombre que les noirs desseins de celui que l'enfant de la grange nommait le Grand Défaiseur, plus vorace que les monstres qui griffaient la campagne partout dans l'ex-royaume, plus inquiétant que les ombres qui prenaient forme solide, le nuage emplissait l'espace au-dessus de Midway.

Ils étaient complètement perdus dans le dédale des ruelles et venelles que le Duc leur faisait emprunter, quand un indigène, gigantesque, un masque brodé sur le visage, se précipita soudain vers eux.

– Vous ne devriez pas aller par là. Ils sont tous rassemblés, mais ce n'est pas une bonne idée. La hirse n'est certainement pas par là-bas. C'est malsain. Je le sais, je le sens. Toutes mes cicatrices me tiraillent, et c'est toujours le signe de danger. Comme si elles savaient qu'elles allaient devoir faire de la place pour accueillir une nouvelle arrivante.

Il s'interrompit alors et se tourna vers Jules, le scruta un moment, en grattant son crane ras.

– Je vous ai déjà vu, n'est-ce pas. Si, j'en suis certain. Oh, pourquoi je n'arrive jamais à me rappeler ? Ma pauvre tête a reçu trop de coups et ma mémoire s'enfuit par tous les trous percés.

Ce-disant, il cognait du poing contre cette même tête, tentant sans doute de retenir quelque autre fragment de souvenir. Le Duc, par la même occasion, profitait de leur halte improvisée pour observer Jules.

– Mais c'est bien sûr, c'est tellement évident, marmonna-t-il entre ses dents. Puis, reprenant à voix haute : « Vous ressemblez à votre fils. Oh, il y a des différences, mais vous avez un peu plus qu'un air de famille quand même. Voilà qui pourra nous être utile. »

Il s'adressa alors directement au géant, futur amnésique.

– Vous connaissez ce jeune homme. Vous l'avez déjà rencontré, et vous n'aviez pas pu l'aider cette fois-là. Je pense que le moment est venu de vous rattraper.

– Oh oui, oui, bien sûr. Absolument. Je ne laisse jamais tomber mes amis. Je ne laisse jamais tomber personne d'ailleurs. Vous avez déjà vu mon numéro ? Les enfants adorent...

Le Duc l'arrêta avant qu'il n'aille plus loin, et ils reprirent leur route ; rejoignant, malgré ses avertissements, la foule que le géant venait de quitter. Quelques pas derrière lui, Jules et Merlin interrogeaient le Duc.

– Comment êtes-vous sûr qu'il parlait de Cosmo ?

– J'ai suivi tout le voyage, toutes les rencontres de vos enfants depuis qu'ils ont mis les pieds dans Laléa. Ou presque. Le Défaiseur aussi d'ailleurs. Il surveillait tout.

– Mais, comment ? Et qui est le Défaiseur ?

– Celui que vous nommez le Balafré. Il s'est trouvé un nouveau titre. Et la réponse à votre première question, c'est : les oiseaux. Ne soyez pas aussi surpris. Il a créé des oiseaux qui survolaient Laléa, et lui rapportaient tout ce qui s'y déroulait. Ces bestioles ont l'ouïe très fine, en plus, et je n'ai pas pu mettre les petits jeunes en garde. Il faut se méfier du Défaiseur. Mais, en ce moment, il est trop préoccupé pour se rendre compte de ce qui se passe à l'extérieur. On a une petite chance. S'ils arrivent à résister suffisamment longtemps. J'espère qu'ils sont assez forts.

– Vous pouvez peut-être nous expliquer un petit peu votre plan.

– Non. Il y a plus important. Quand vous verrez, vous comprendrez.

Il termina dans un soupir.

– Uniquement s'il réussit. Pourvu que le Grand Maître aie raison.

Précédés du géant, ils rattrapèrent la population de la ville et la foule qui l'avait emplie pour la foire. Alors seulement ils remarquèrent, levant la tête comme tous ceux devant eux, ce nuage plus menaçant que ceux qui précèdent les orages. Ils étaient rassemblés au pied du château. A distance raisonnable pourtant ; ils réalisaient enfin le mal qui s'en échappait. Le nez en l'air, les mères tenant fermement leurs enfants, les pères contenant difficilement leur peur.

Brusquement, un enfant qui avait réussi à se dégager vint se jeter dans les jambes de Jules. Comme le géant, il sembla le reconnaître, et entreprit de l'entraîner avec lui vers un petit groupe resté légèrement à l'écart du reste de l'attroupement. En même temps, il monologuait, volubile, et visiblement surexcité.

– Vous êtes revenu. Je savais bien que vous viendrez nous sauver. Je l'ai dit à tout le monde, mais ils ne voulaient pas croire que vous veniez... (sa voix s'abaissa sur un ton de respect pour les mots suivants) de Loin. Mais vous êtes seul ? Vos amis ne sont pas avec vous ? Ce n'est pas grave, vous devez savoir ce que vous faites. Vous allez leur dire, vous, à eux. Je le savais, je le savais !

Jules, suivi de justesse par Merlin, le Duc et le Géant, se mêla au petit groupe ; attraction en son centre tandis que le jeune garçon roux le désignait et énumérait les exploits qu'il n'allait pas manquer d'accomplir. Il y avait là un couple, apparemment encore très amoureux, dont la femme avait du accoucher depuis peu, une personne plus âgée toute vêtue de blanc, un jeune garçon du même âge que le nouvel orateur, un homme tenant ce qui s'apparentait à un licol, et un autre qui lui ressemblait comme un fils. Ses interlocuteurs le considéraient tous avec plus que de la méfiance, et certains commençaient même à observer Jules d'un air menaçant. Quand une catastrophe survient, c'est toujours plus facile d'accabler l'étranger. Le Duc intervint alors pour clarifier la situation, et Merlin, le plus proche de lui, l'entendit marmonner, juste avant de s'avancer : « Voilà qui devrait pourtant faciliter les choses. Le Maître des Temps en sait décidément plus qu'on ne croit. »

– Vous tous, écoutez-moi. Je sais que vous ne m'aimez pas, mais vous devez me faire confiance. Ce petit nuage n'est qu'un aperçu de ce qui arrivera à notre monde si nous ne réagissons pas immédiatement. Cet homme n'est pas celui que vous croyez. Mais le petit Achille a raison sur un point : il vient de Loin. Et ceux que vous avez croisé, dont vous avez senti la différence, en venaient eux-aussi. La légende dit vrai. Des personnes sont venues de Loin pour nous sauver, mais ils ont aussi besoin de nous. Le pouvoir est plus grand si on est plusieurs. Vous connaissez les mots, non ?

– Ils viendront de Loin. Ils seront identiques à nous, mais seront différents. Ils seront seuls, et seront plusieurs.

– Quand l'obscurité s'étendra depuis le centre du monde.

– Quand le mal naîtra de la nuit.

– Ils viendront nous rappeler la lumière. Ils seront faibles, et forts de notre force. Et notre force naîtra de leur présence. Et leur présence sera toujours éphémère.

– Ils n'existeront que pour ceux qui les reconnaîtront.

– C'est bien, c'est bien, les interrompit le Duc, je vois que vous avez appris votre leçon. Pas tout à fait dans l'ordre, et les mots exacts se sont perdus depuis l'annonce de la prophétie, mais le sens y est. Vous avez compris maintenant ?

Ils s'entregardèrent quelques instants, puis le vieil homme pâle prit la parole : « Que devons-nous faire ? ».

Finlay et Aidan gisaient toujours face contre terre, sans aucun signe de vie. Le Balafré se rapprochait de leurs comparses, grandissant à chaque pas, son ombre s'élevant derrière telle une masse solide plus dangereuse encore que lui. Cosmo, Arthur et Sara fixaient Titiana : elle était la princesse, elle devait le neutraliser. Albin tentait vainement de se dégager de ses liens trop serrés.

Le Balafré atteignit lentement Titiana, après trop de pas pour la petite distance qui les séparait. Comme si non seulement le temps mais l'espace aussi devenait mouvant. Son ombre précéda son mouvement et tendit la main vers elle pour un simulacre de caresse.

Sa main pénétrait dans l'ombre de celle-ci et allait se glisser sur la joue de Titiana quand les murs de la pièce éclatèrent dans un renouveau de lumière. Une dizaine de personnes y entrèrent à sa suite, visiblement très déterminées. Tous ceux que les hasards avaient mis sur la route des six compagnons. Le Balafré réussit à contenir sa surprise jusqu'au moment où il reconnut le Duc parmi les nouveaux arrivants.

– Toi ! Ici ! C'est toi qui les a fait entrer. Ils n'auraient jamais trouvé cet endroit autrement. Tu es le seul, à part moi, à en connaître le plan. Comment as-tu osé ? Tu crois que tu peux être plus fort que moi peut-être. Mais tu te trompes. Les forces du mal m'ont forgé, et moi seul sais les contrôler. Toi, elles te détruiront.

– Non. Je n'ai aucune intention de frayer avec elles.

Le Duc demeurait impassible, seule une main passée dans son dos trahissait une légère nervosité en tressautant au rythme qui avait toujours cadencé ses grimaces. Pour le moment pourtant, il paraissait encore plus maître de lui que le Balafré.

– Je ne comprends pas. Tu es mon complice.

– Non. C'est ce que tu as cru. Mais assez de parlottes. Si on en finissait maintenant.

Une à une, les personnes derrière lui se prirent la main, ne cessant de fixer le Balafré, le Grand Défaiseur dont ils devaient réussir la défaite. Immobile, il les scruta. Un par un. Rien ne se passait encore, rien n'émanait d'eux. Pour quelques secondes encore, ce n'était qu'un groupe de gens presque ordinaires qui affrontaient une puissance occulte. Rien que du très naturel.

Imperceptiblement d'abord, la même lumière irisée de bleu qui avait ouvert la cage sourda de leurs mains unies. Puis de l'ensemble de leur présence. Le Balafré demeurait aussi immobile que ses prisonniers dans son dos. Une nouvelle personne arriva sur sa gauche et vint se joindre aux autres. Un petit garçon blond qui vieillissait en avançant, regagnant son âge en s'échappant de la prison temporelle dans laquelle il avait été enfermé.

Soudain, et peut-être hors de propos, le Balafré sourit.

– Vous ne pouvez rien contre moi. Vous aurez beau être nombreux, toute la population de Laléa même pourrait se dresser. Je suis quand même plus puissant que vous.

Pendant qu'il parlait, Finlay s'était éveillé et commença à chanter comme précédemment. Le front du Balafré se plissa, mais il n'en continua pas moins à parler, repoussant l'inévitable. C'est que toute une population à exterminer, ça fait quand même beaucoup.

En face de lui, personne ne prenait la peine de lui répondre. Ils le regardaient, froidement, imperturbables. Seuls Jules et Merlin ne s'éclairaient pas de l'intérieur comme les autres. Ils observaient ce qui se passait sans plus rien y comprendre. La lumière grandissait, s'amplifiait, emplissait la pièce, rognant l'ombre du Balafré. Elle se repliait frileusement vers lui, tandis qu'il tentait piteusement de se montrer menaçant.

Une autre voix s'éleva, venant des profondeurs et des sommets à la fois. Sage et grave comme celle d'un conseiller, familière, posée, sûre d'elle. A l'antipode de tout ce que représentait le Balafré.

– Oui, Titiana, tu peux y arriver. Il l'a dit lui-même : la princesse, toujours, vaincra le mal. Tu as ta force en toi depuis toujours, et personne ne peut s'y opposer. Tu avais juste besoin d'un petit rappel. Ecoute les voix, écoute leurs voix. Ce sont tes amis. Ils possèdent chacun une parcelle de ce que tu es. Toi seule sais les réunir, et transformer toutes ces petites forces en force plus forte

encore. C'est ton don. Ecoute-les. Et grandis.

Elle avait gardé les yeux fermés pendant tout le discours. Quand elle ouvrit les yeux, et les fixa sur le Balafré, la lumière pourtant éblouissante qui jaillissait face à elle n'était qu'un pale reflet de l'éclat de ses yeux. Il recula ; la lumière à son tour devenait solide et le frappait.

Titiana se leva et ses liens tombèrent à ses pieds. Le Balafré reculait devant elle, s'arrêta bientôt contre la barrière humaine. Elle ne disait rien, n'en avait pas besoin. Le Balafré était acculé, le grand Défaiseur n'était plus qu'un petit maniganceur. Il se retourna, traqué, mais il n'y avait plus d'issue pour lui. La lumière devenait chaleur, et leurs contours à tous se perdaient dans des ondulations éclairées. L'atmosphère s'était inversée, tout un monde se replaçait dans une rencontre qui avait risqué d'être évitée.

Regardant vers le bas, Albin constata qu'ils se rapprochaient lentement du sol. Comme une plume duveteuse, toute blanche, qui descend en voguant. Il faillit manquer le dernier rebondissement.

Titiana tendit la main vers le Balafré, levant un bras dans les veines duquel couraient de petits éclairs de lumière bleue, l'illuminant de l'intérieur. Il arrivait à l'horizontale quand le Balafré attrapa la personne la plus proche de lui, en l'occurrence Jules. Il eut un sursaut, comme une reconnaissance lui-aussi, mais ne s'y attarda pas. Il le prit devant lui, dérisoire bouclier humain « Si tu me détruis, il sera détruit aussi ». Titiana hésita, humaniste convaincue, et le regard du Balafré brillait déjà de son futur triomphe. Ses responsabilités, cependant, s'étendaient maintenant au-delà de la vie d'un étranger ; et c'est avec regret, mais fermement, qu'elle les fit disparaître tous les deux dans un éclaboussement de lumière. Pas de fumée, pas de grands effets, juste un éblouissement, et ils n'étaient plus là.

La chanson s'arrêta, et les derniers prisonniers se levèrent. Cosmo se précipita là où s'était tenu son père, puis s'agenouilla, cherchant des traces de sa présence. Il n'y avait rien, pas le moindre petit tas de poussière grésillant, juste un grand vide dont il portait l'écho au cœur. Même le médaillon en os du Balafré fondait et disparaissait déjà dans une poche d'ombre. Cosmo se tourna vers Titiana, accusateur, tandis que les autres s'étreignaient. Il n'eut pourtant pas l'occasion de prononcer un seul reproche, car leur prison était retombée au sol et qu'une nouvelle personne y pénétrait. Différentes exclamations saluèrent son arrivée, il était lui aussi un homme aux nombreux noms. L'homme au noix, le Maître des Temps, le vieux protecteur de Titiana, il était tous ceux-là à la fois. Et d'autres encore. Celui dont le Balafré avait un temps été le disciple, et auquel le Duc avait en son temps juré allégeance. Il venait reprendre sa place, juste à côté du dirigeant du royaume. Bras droit, conseiller... Il empêcha Cosmo de parler.

– Elle n'avait pas le choix, mon garçon. Ce ver de terre infâme aurait pu faire beaucoup plus de mal à ton père que de l'évaporer. Et tu peux me croire : il ne s'en serait pas privé.

– Mais pourquoi était-il ici ? Il aurait dû être dans son laboratoire, occupé à relier ses machines entre elles.

– Il devait venir. C'est grâce à lui uniquement que ceux-là qui t'avaient rencontré vous ont rejoint. Sans son sacrifice, Laléa aurait été perdu. Et sans doute plus encore. Nos mondes sont reliés, et il y en a d'autres encore.

Toujours à genoux, Cosmo suppliait.

– Mais je ne comprends pas, je ne comprends pas. Pourquoi tout ça ? Pourquoi nous ?

– C'est ainsi. C'était écrit depuis la nuit des temps. La princesse avait autant besoin de vous que de ceux de Laléa. Vous aussi possédez votre magie, même si vous ne le savez pas.

– De la magie ! Et laquelle ?

– C'est à vous de le découvrir. Seuls.

Le Maître abandonna Cosmo, et s'adressa à Merlin.

– Ils sont restés suffisamment longtemps. Vous aussi. Vous devez les ramener.

– Mais...

– Vous croyez vraiment qu'ils sont prêts à rejoindre leur handicap. Qui le voudrait ? A vous de les convaincre. Rapidement. Il serait regrettable que la potion qui vous a permis d'arriver jusqu'ici se retourne contre vous. Nous, nous avons à faire.

Le Duc et Titiana à sa suite, il franchit l'ouverture dans le mur et ils disparurent.

Après quelques moments de flottement, les accolades des retrouvailles, la réanimation d'Aidan et les récits de part et d'autre, Merlin s'attela à la tâche confiée par l'Homme aux Noix. Il se sentait des démangeaisons sous la peau, et en avait déduit, avec justesse, qu'il s'agissait là d'un premier effet secondaire de la fameuse potion. Il était donc assez pressé. Ce qui n'était pas le cas de ses élèves.

Arthur voulait s'assurer du bien-être de Titiana, Albin jugeait plus prudent d'aller éradiquer les derniers vestiges du mal ; les habitants de Laléa souhaitaient organiser un repas en leur honneur... Aucun d'eux ne ressentait l'urgence du départ.

Il les prit à part, et leur rappela leur monde. La mère d'Arthur souffrant près d'un mari qu'elle n'avait pas le courage de laisser mourir, le père d'Albin qui regrettait enfin de l'avoir tant négligé, les parents de Sara ayant perdu le goût des ballades en famille, ceux d'Aidan, il n'insista pas sur eux, et la mère de Cosmo, qui aurait déjà à affronter un deuil. Il jouait sur la culpabilité, l'arme la plus redoutable. Et surtout... Ils étaient des étrangers dans Laléa. Pour le moment, tout à la joie de la célébration, ils étaient acceptés, mais combien de temps faudrait-il avant qu'ils ne soient à nouveau évité et regardé de travers ? Chez eux, ils pouvaient encore améliorer la situation, à Laléa, ils seraient toujours de trop.

Merlin était éloquent. Les picotements aux extrémités de ses membres le rendaient plus convainquant encore. Sara fut la première à céder, et Albin ne pouvait décemment pas la laisser rentrer seule, même s'il essaya de négocier un délai. L'évocation de sa mère rappelait Arthur à son chevet, et Aidan toujours à la traîne, les imita. Restait Cosmo, taciturne, qui réserva sa réponse. Ils respectèrent ce qu'ils prirent pour un deuil, et s'éloignèrent tous ensemble de Midway, en essayant de ne pas jeter de regards par-dessus leur épaule.

Leurs amis passagers ne les virent pas partir, ils observaient ce qui avait été le triomphe mobilier du Balafré s'enfoncer dans le sol et y disparaître. Les rues se réanimaient sur leur passage, les estomacs n'étaient plus angoissés et éprouvaient à nouveau le besoin de se remplir, les enfants échappaient à la surveillance de leurs parents tandis que les schlribs sortaient de leur torpeur inquiète.

Ils traversaient le pont quand Finlay les rattrapa, et agrippa la main d'Arthur, une mimique suppliante sur la face. Arthur se sentait le cœur déchiré, entre sa mère qui avait besoin de lui, et ce monde qu'il pouvait protéger. Cosmo voulut l'aider à se décider.

– Ne t'inquiète pas, je m'occuperai de lui.

Ils s'arrêtèrent tous sur place, malgré Merlin qui tentait de les entraîner encore.

– Je reste ici. Je ne pars pas... Ne me regardez pas comme ça. Pourquoi je retournerais là-bas. Mon père est mort, et j'en suis responsable, même si ma mère ne voudra jamais me croire. Et puis, je ferais quoi ? J'essayerais péniblement d'observer tel ou tel phénomène, en tapant sur des claviers aux touches proportionnées ? Le temps que je rédige mes théories, dix autres personnes auraient publiées les leurs ! Non, ma place est ici.

Albin, pour le raisonner, exprima ce qu'il aurait bien voulu ignorer.

– Ici, c'est mieux, tu crois ? On ne connaît rien à ce monde, on n'y comprend rien. Combien de temps faudra-t-il avant que tu ne commettes un impair et qu'ils te fassent prisonniers ? Tout, chez nous, transpire l'étranger. Oh, moi aussi, je voudrais pouvoir rester ici. Mais ce n'est pas possible. Et puis... On n'est pas seuls, des gens nous attendent. Tu veux que ta mère perde à la fois un père et un fils ?

– Ne t'inquiète pas, elle se débrouillera très bien sans nous. Je l'ai toujours gênée dans sa carrière. Je n'étais pas présentable. Etre une femme scientifique, c'est déjà difficile. Alors, avec un enfant... (sa voix baissa jusqu'au murmure) Handicapé de surcroît.

Sara prit la relève.

– Nous devons rentrer. Pas seulement pour nous, ou pour notre famille. Mais on a appris quelque chose ici, tu le sais ça, non ? Debout ou pas, on est différent. On sera toujours différent des autres. Mais peut-être... Peut-être qu'on doit arrêter de se cacher et l'assumer. Nous avons encore une mission.

Comme personne ne semblait comprendre où elle voulait en venir, elle poursuivit.

– Il faut qu'on apprenne au monde qu'on ne vaut pas moins parce qu'on a l'air diminué. Il faut qu'on leur montre que nous aussi, nous en valons la peine. Ici, on a appris à se battre en étant étranger, à continuer d'avancer quoi qu'il arrive. De l'autre côté, on doit aussi avancer. Et... Comme ici, on ne gagnera que si nous ne sommes pas seuls. Si ceux qui viennent nous aider sont ceux-là même qui nous sont différents.

Elle avait raison. Ils ignoraient encore comment ils allaient s'y prendre, mais ils en avaient su aussi peu en arrivant à Laléa. C'était aussi plus facile pour eux de repartir en endossant à nouveau leur armure de super-héros en mission. Pourtant, quand ils redemandèrent à Cosmo s'il les accompagnait, il resta sur ses positions. Merlin, de plus en plus angoissé, commença d'entendre un décompte dans son cerveau. Son temps était vraiment compté, et il éprouvait de moins en moins l'envie de négocier le nombre de voyageurs qu'il ramènerait avec lui.

Titiana arriva alors derrière eux, suivie du Maître des Temps. Elle semblait avoir déjà appris suffisamment de magie pour se déplacer plus facilement.

– Qu'il reste ici. Il a raison. Et il y a longtemps que le maître n'a plus eu de disciple. Je viens de tuer le dernier.

– Vous voulez dire que...

– Oui, même les Grands Sages font des erreurs. Mais Laléa a encore besoin du jeune Cosmo. Plus que votre monde. Son rôle ici n'est pas terminé.

– Attendez un moment, Monsieur aux Noix, ou quel que soit votre nom. Qu'entendez-vous exactement par « son rôle n'est pas terminé » ?

– Rien d'autre que ce que j'ai dit. Mais les pages du temps doivent encore être tournées avant qu'il n'apprenne pourquoi il a été créé. Partez sans crainte, mes jeunes amis. Mais partez maintenant, votre compagnon commence à s'impatienter.

Ils se retournèrent tous vers Merlin, qu'avait pointé le Maître des Temps. Il tremblait et pâlisait à vue d'œil. Aidan, pourtant, voulut encore ajouter un commentaire, poser une question peut-être, mais constata qu'ils étaient seuls. Titiana s'était éclipsée, entraînant avec elle le Maître des Temps, Cosmo et Finlay. Ils n'avaient cette fois-ci plus de raison de s'attarder, et réunirent encore une fois leur cercle endommagé. Quelques secondes plus tard, leurs empreintes s'estompaient dans la terre humide.

L'histoire s'arrête ici. Pour le moment. Les héros ont encore à rêver les prochaines pages de leur histoire.

De retour chez eux, Albin et ses amis ont innocenté Merlin en accusant « un grand homme portant une longue cicatrice sur la joue ». La mère de Cosmo a fini par se consoler, et est retournée martyriser ses stagiaires. Arthur a aidé les médecins à convaincre sa mère de laisser partir son époux. Il se demande s'il pourra être médecin. Ses amis lui déconseillent d'être chirurgien. Aidan a fini par remarquer, mais il ne courra plus jamais. Il aura au moins appris qu'il n'y a pas que sur le terrain qu'on peut être solidaire. Il a présenté Albin à une certaine blonde, mais celui-ci est retourné vers Sara. Il s'est rendu compte qu'il la préférait, et réciproquement. Ils feront peut-être des enfants un jour. Le père d'Albin affirme que la grande gueule de Sara et le caractère bougon de son fils en feront de véritables révolutionnaires en herbe. Mais il ne le dit pas méchamment.

Chacun à leur manière, ils essayent de changer le monde. Ils ont un peu été aidés par les événements. Depuis, dans leur ville, plus personne ne se moque d'eux ni ne les ignore. Ils sont déjà plus nombreux pour convaincre le monde qu'un handicap n'est pas suffisant pour y perdre sa place.

Merlin continue à les encourager. Après un repos « recommandé par les instances supérieures », il a recommencé ses remplacements. Il va de ville en ville et sème la bonne parole.

Et à Laléa... Titiana apprend son rôle, sous l'égide du Maître des Temps. Elle a fini par sortir de sa réserve. Il suffisait de lui trouver la place où elle pourrait briller. Sa lumière est magnifique.

Les Ombres ne sont jamais sorties, finalement. Personne ne les a encore affrontées directement. C'était préférable : aucun avertissement n'aurait pu être suffisant face à elles. Elles groncent encore, parfois, on peut les entendre si on tend l'oreille. Ce dont la plupart dans Laléa préfèrent se priver.

Et moi, j'apprends à parler à Finlay. Et un peu de magie, par la même occasion. Ils ont des écoles qui n'enseignent que ça. J'en viens à me demander si ce n'est pas plus utile que les mathématiques. C'est plus intéressant, en tout cas. Avec le temps, ils ont fini par m'accepter. Oui, moi Cosmo, le voyageur égaré, le petit professeur, je suis devenu l'un des leurs. Et je sais maintenant que la vie a encore tout à m'apprendre.

¹ Voir « On devrait toujours choisir sa famille » du même auteur